

INTRODUCTION

1. SITUATION DE L'OBJET

Les populations qui désignent communément leur langue sous le nom de mbum couvrent un assez vaste territoire discontinu au centre du Cameroun, avec quelques indentations en République Centrafricaine et au Tchad. D'après nos diverses enquêtes de terrain, nous pensons qu'on peut ramener les idiomes identifiés par leurs usagers comme du mbum à quatre groupes principaux :

1. Le premier est celui qui intéresse le plateau de l'Adamaoua en son centre, c'est-à-dire les villes de Ngaoundéré et de Tibati ; les chefferies mbum de Nganha et Mbang-Mbum ; la rive sud de la Vina ; les environs de la ville de Tignère, peuplés de Mbum dits *gáŋkòryáá* ou "grands gardiens de chevaux" car ils furent éleveurs de chevaux pour le compte des Fulbé après l'invasion ; les villages de Martap, Doualayel, Minim. Dans toute cette zone est parlé (conjointement avec d'autres langues et avec le fulfuldé, langue véhiculaire, comme le hausa, des régions islamisées d'Afrique centrale) le mbum proprement dit.

2. Le deuxième groupe intéresse le nord de l'Adamaoua et l'est de la grande dépression de la Bénoué, qui fait immédiatement suite au plateau. Il s'agit essentiellement de la subdivision de Tcholliré-Rey Bouba ; des environs de Poli (siège de la vieille tribu Mana, conservatoire des traditions mbum jusqu'à son anéantissement à peu près total par la cavalerie fulbé au début du XIX^{ème} siècle. Au recensement de 1965, il restait à Poli, sur une popula-

tion de 1.000 âmes environ, 426 Mbum¹) ; du cours de la Mbéré, avec les vil-
de Bélaka Mbéré, Bélel, Bayara, la pointe occidentale de cette zone aboutis-
sant, à Mbang Mbéré, au cours du haut Djérem ; d'une bande de territoire qui,
de part et d'autre du 8ème parallèle, joint Tcholliré à la ville tchadienne
de Baïbokoum. Dans cette vaste région discontinue est parlé le mbéré ou mbum
mbéré.

3. Le troisième groupe représente la pointe méridionale de l'extension du
mbum. Il s'agit d'une zone ramifiée en deux branches : l'une aboutit à la
ville centrafricaine de Kundé ; l'autre, en passant par le confluent du Lom
et du Djérem, aboutit à la région de Deng Deng, avec une prolongation, le
long d'une mince bande, jusqu'à Bertoua. Dans ce territoire en forme de four-
che est parlé le kpéré ou kpéré. Les usagers de cette langue se désignent
eux-mêmes comme Vana (dans la savane) et Vana mbo (dans la forêt). Leurs prin-
cipaux centres de regroupement sont les cours du moyen Lom et du Yangamo, un
de ses affluents, avec les villages de Woutchaba, Goyoum, Bélabo, Mbinang.
Mais une autre ethnie parle le kpéré : il s'agit des Kaka qui, à partir du
quartier sud-est de Bertoua, débordent assez largement sur la campagne, à la
limite de la forêt et de la savane arborescente, et s'étendent jusqu'à Ba-
touri. Ils assurent qu'ils possédaient jadis leur langue propre. Mais ils
l'auraient perdue il y a plus de deux siècles quand ils furent entraînés par
leurs maîtres, les Yangéré, dans un conflit contre les Gbaya. Vaincus, ils
se dispersèrent, ce qui constituait déjà une menace pour la survie, ou du
moins pour l'unité de leur idiome vernaculaire. Mais en outre, les Fulbé les
razzièrent, et les contraignirent, vers la fin du XIXème siècle, à s'instal-
ler dans la région, peuplée de Vana, qu'ils occupent encore aujourd'hui. De
là la perte de leur langue malgré la préservation de leur identité.

Confiné dans ces deux bandes de territoire étirées en longueur, le kpé-
ré est limité, au nord-est et au nord-ouest respectivement, par deux langues
de grande extension, le gbaya et le vuté, et au sud par deux langues repré-
sentant l'extrême avancée septentrionale, en cette zone, du domaine dit "ban-
tou", le maka et le mvélé, ce dernier étant tout proche de l'éwondo.

En dehors des Kaka, d'autres populations encore utilisent le mbum : d'une
part, les Duru de Ngaouyanga (nom signifiant en mbum "montagne du cheval"),
chez qui il ne s'est imposé qu'à la suite de la vassalisation, les Duru cons-

¹Nous devons cette évaluation à A.M. Podlewski, démographe à l'O.R.S.T.O.M.

tituant une ethnie bien connue et nettement distincte des Mbum; d'autre part, les Pana de Kunang et de Bocaranga, en RCA, à la limite du domaine du mangbaye : ce groupe possède une structure sociale¹ identique à celle des Mbum le mieux préservés des influences étrangères ; il semble représenter l'extrême avancée orientale de l'ethnie mbum, autrefois puissante et solidement implantée, depuis plus de neuf cents ans, dans l'Adamaoua?

4. Le quatrième groupe représente la pointe nord-est. Il s'agit d'une population et d'une langue que les Mbum de Ngaoundéré désignent en bloc sous le nom de mbûm babâl. Cette désignation s'applique à la zone qui longe le 9ème parallèle entre Rey Bouba et la ville tchadienne de Moundou, et qui s'effile, le long de la Bénoué, jusqu'à Garoua, les Mbum Babal étant ici mêlés à diverses populations, dont les Laka, les Mangbaye, les Koutin, les Duru ; au sud de la sous-préfecture tchadienne de Baïbokoum ; à la région ayant pour centre le confluent de la Mbéré et de la Vina, et s'étirant à l'est jusqu'à Gangasaou (village très ancien au dire de ses habitants, ce que pourrait confirmer son nom, qui signifie "racine profonde"), avec de fortes concentrations de Mbum Babal (demeurés fidèles à leurs traditions et très superficiellement islamisés) dans les villages qui s'égrènent le long de la frontière entre le Tchad et le Cameroun : les principaux sont Touboro et Sora Mboum, ce dernier étant ainsi désigné par référence à une défaite (ce nom signifie "honte des Mboum"), que leur auraient infligée les Gbaya avant l'arrivée des Fulbé.

On peut voir que la réalité linguistique et la réalité ethnique recouvertes par le terme "mbum" ne coïncident pas nécessairement. En effet, d'une part des ethnies qui ne sont pas mbum utilisent le mbum, tandis que des représentants de l'ethnie mbum, c'est-à-dire, selon le critère retenu en démographie, des enfants de père mbum, ne parlent plus, dans beaucoup de cas, que le fulfuldé ; d'autre part, aucune tradition écrite n'a fixé les désignations ni promu les noms d'usage au rang d'institutions. Le seul garant est ici la tradition orale. Dès lors, pour définir l'objet de cette étude, il faut adopter comme critère la compréhension immédiate entre sujets parlants. D'après ce critère, le quatrième groupe doit être éliminé dès l'abord. En

¹Lignages patrilineaires, royauté sacrée : cf. P. VIDAL, *Bibliographie*, n° 13.

²cf. E. MVENG, *Bibliographie*, n° 10, p. 223.

parce que moins exposés à l'influence du fulfuldé dominant, ceux de Mbang Mbum et de Nganha, chefferie située à 60 km de la préfecture de l'Adamaoua, représentent une langue assez bien préservée. C'est donc le mbum de Nganha qui sera étudié ici. L'intercompréhension demeure suffisante, entre les usagers du mbum de Nganha, ceux du kpéré et ceux du mbéré pour qu'on puisse considérer qu'il s'agit de trois variétés d'une même langue. Représentant la forme la plus répandue de cette langue, puisqu'il est utilisé aussi bien par ceux dont il est le parler maternel que par les autres, le mbum de Nganha jouit d'un certain prestige parmi les usagers des autres variétés. Il fut, avant que l'islamisation ne vînt transformer les structures politiques et sociales, un des parlers officiels de l'Adamaoua et c'est lui qui est cité comme la forme dominante du mbum.

Les usagers du mbum du plateau central représentent une population de quelque 60.000 âmes¹. Le mbum est en voie de régression parmi eux, sans parler de ceux qui dissimulent leur connaissance de leur langue maternelle et se présentent systématiquement, au début de l'entretien, comme appartenant à l'ethnie et usagers de la langue qui jouissent en cette partie de l'Afrique du plus grand prestige, c'est-à-dire comme des Fulbé, usagers du fulfuldé. Il semble cependant, au témoignage des plus anciens, que la situation ait été inverse il y a encore soixante ans. Le mbum était parlé sur une vaste étendue, et même par des ethnies étrangères, en particulier les Gbaya et les Babouté, que les Mbum avaient, dans cette région, à peu près vassalisés dès la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire avant l'arrivée des Fulbé. Quand ces derniers envahirent le plateau central, au début du XIX^e siècle, la fusion ethnique et linguistique avec les Mbum fut profonde, au point que beaucoup de notables fulbé, dont la mère était mbum, ne pratiquaient pas ou pratiquaient à peine le fulfuldé. La réaction fut parallèle à l'enseignement du

¹ Comme nous l'a indiqué A.M. Podlewski (cf. p. VI note 1.), l'évaluation précise est d'une grande difficulté, en raison, à la fois, du très fort métissage des Mbum du plateau, et de l'insuffisance, volontaire ou non, des informations qu'on peut recueillir sur leur état civil. Mais si l'on veut évaluer le nombre des sujets utilisant le mbum, langue vernaculaire du Cameroun central, comme première ou seconde langue, ce nombre coïncide avec celui des habitants du département de l'Adamaoua, soit à peu près 155.000 (recensement de 1964).

Coran : les enfants de père peul furent envoyés en grand nombre à Yola et dans les autres centres religieux de l'Islam noir, où on traduisait le Coran de l'arabe en fulfuldé. L'école coranique ne se fit plus qu'en fulfuldé, et le prestige attaché aux envahisseurs, même présents depuis près d'un siècle, fit le reste : au début du XXème siècle, la situation de suprématie du mbum commença de se retourner : beaucoup de jeunes Mbum, qui ont aujourd'hui entre 65 et 80 ans, commencèrent d'employer le fulfuldé plus souvent que le mbum.

Mais la cause de la régression est également économique. Surtout chasseurs et pêcheurs à l'origine, les Mbum se sont depuis peu adonnés à la culture du manioc, du mil et, dans une moindre mesure, du maïs, du sorgho et des ignames. Il semble que cette évolution, conjuguée, dans l'Adamaoua comme dans le reste du Cameroun, avec l'exode vers les villes, où les Mbum réussissent assez bien dans l'artisanat, le commerce et la fonction publique, doive modifier la physionomie de l'ethnie, déjà difficile à saisir en raison du grand nombre de mariages avec des Fulbé, des Duru et d'autres. En outre, nous sommes ici en présence d'un phénomène de diaspora qui intéresse autant le linguiste, par les conséquences, synchroniquement décelables, qu'il comporte, que le démographe. Comme a pu le montrer ci-dessus la seule présentation de la variété des usages linguistiques, les Mbum sont une de ces ethnies, encore rares aujourd'hui au Cameroun, dont le territoire accuse une nette discontinuité¹. A ce point de mélange et de fusion ethnique et linguistique dans de plus vastes ensembles, l'identité des Mbum et de leur langue se dilue sous les yeux mêmes du descripteur. Il n'est pas exclu qu'ils représentent une de ces races pilotes dans le mouvement par lequel on passe en Afrique du tribalisme à des ensembles de plus grandes dimensions. C'est là un fait qui ne peut laisser le linguiste indifférent, dans la mesure où le mbum, en admettant qu'il se maintienne longtemps encore, est de plus en plus envahi par le fulfuldé, et fait aussi au hausa, langue de commerce de la région, un assez grand nombre d'emprunts.

¹Au nord du pays, c'est aussi le cas des Giziga, répartis en trois, sinon en quatre fractions.

2. LES CLASSIFICATIONS

Le mbum est cité dans les classifications les plus connues, mais avec une place variable. Par M. DELAFOSSE¹, le mbum est présenté au sein du groupe "nigéro-camerounien" des "langues du Soudan et de la Guinée" : il est question du "vouté (vute ou bute ou mbam ou mbum, région de Ngaoundéré, haut Djérem et haute Sanaga)". En fait, le vuté, appelé, ainsi que ses usagers, "babouté" par les Camerounais du sud, est une autre langue que le mbum. Quant au mbam, nous n'en avons pas trouvé trace.

TESSMANN² range le mbum dans le groupe "sudanneger", qui vient après le groupe bantou.

Pour WESTERMANN³, le mbum ferait partie des langues soudanaises (l'auteur souligne qu'il n'est pas sûr qu'il appartienne à ce groupe).

D'après TUCKER et BRYAN⁴, le mbum se range dans un "groupe" linguistique, qui comprendrait, en dehors de lui, les langues suivantes : mundang, tupuri et tuburi (est et ouest), kari, mono, mangbai. Une telle présentation a l'intérêt de reprendre l'opinion de GREENBERG, qui, en 1955, a proposé, par opposition aux classements traditionnels fondés sur une dichotomie soudanais-bantou, une répartition nouvelle : l'ensemble de langues auquel appartiendrait le mbum est appelé groupe Niger-Congo et fait partie de la grande famille Congo-Cordofanien. Au sein de ce groupe Niger-Congo, figurent six branches, dont la dernière est désignée comme "Adamawa-Eastern", et comprend plusieurs sous-groupes, dont l'un, sous-groupe mbum, est ainsi constitué :
- dama - mono - mbéré - mundang - yasing - mangbei - mbum - kpéré - laka.

Nous venons de nous expliquer sur les situations relatives du mbum, du mbéré, du kpéré, et nous avons précisé que le laka était un parler sara relevant d'une tout autre famille assez bien représentée au Tchad. Le mangbai ou mangbei est parlé par un petit nombre de locuteurs dans un îlot linguis-

¹Dans MEILLET et COHEN (cf. Bibliographie, n° 9, p. 804), reprenant KOELLE, *Polyglotta africana*, 1854.

²Die Völker und Sprachen Kameruns, 1932.

³Les peuples et Les civilisations de l'Afrique, éd. 1962, p. 451.

⁴West African Languages, 1964.

tique tout à fait isolé, le long du mayo Kebbi, à cheval sur la frontière tchado-camerounaise. Nous nous proposons d'étudier ultérieurement cet idiome, mais, jusqu'à plus ample information, il nous semble qu'on doit l'écarter du sous-groupe mbum. S'il était, comme le laka, apparenté au sara, ce que donnent à supposer certains indices lexicaux, il faudrait le ranger, toujours en suivant Greenberg, non ici, mais parmi les Central Sudanic Languages de son groupe Chari-Nile, qui fait partie de la famille Nilo-Saharan.

En revanche, nous pensons, sur la base d'une enquête rapide que nous devons poursuivre sur le terrain, que le mbum et ses variétés sont apparentées au mono, au dama et au mundang, comme l'indique Greenberg. Il convient de noter toutefois que la "langue" identifiée par Greenberg comme le "yasing" n'est en fait que le Zá Sôñ, c'est-à-dire, en mundang, la langue des "gens d'en haut", soit une variété septentrionale du mundang, et non une langue distincte de ce dernier. D'autre part, le mbum nous semble également apparenté au tuburí, que Tucker et Bryan citent ici, alors que Greenberg le range, à tort selon nous, dans le sous-groupe Tchad de sa famille afroasiatique. En outre, il faut ranger avec le mbum, comme le proposent également Tucker et Bryan, le kari, parlé par quelques centaines de locuteurs dans le lamidat de Rey Bouba, et avec une plus large diffusion au Tchad dans la région de Bongor. Enfin, il y a lieu, sur la base de l'enquête de P. F. LACROIX¹, de ranger le galké dans la même famille : cette langue présente des particularités lexicales et grammaticales dont la ressemblance avec celles du mbum nous paraît remarquable.

En résumé, nous considérons comme admis que, dans l'important groupe que constituent au sein de la division Niger-Congo les langues de l'Adamaoua, entre lesquelles la parenté est très probable, le mbum, le dama, le mono, le mundang, le tuburí, le kari et le galké représentent un sous-groupe assez fortement unifié.

¹"Note sur la langue galké", in *Journal of African Languages*, 1, 2, 1962, p. 94-121.